

CELEBRATION OF MIND



Contribution à la soirée du 21 octobre 2010

## Martin Gardner et la poésie

Alain Zalmanski

Mon engouement pour les jeux de l'esprit remonte à ma tendre enfance, aiguisé par la lecture du fascicule de Gaston Bouchémy, *Curiosités et récréations mathématiques*, paru en 1939 chez Larousse. Mais c'est en 1964 avec la lecture des deux tomes de *Problèmes et divertissements mathématiques* que ce simple goût s'est transformé en passion, avec de plus une admiration sans borne pour leur auteur, Martin Gardner. Cependant, comme pour beaucoup de ses lecteurs, Martin Gardner était essentiellement pour moi l'homme des récréations mathématiques et un peu celui de la magie. Ce n'est que petit à petit, à la lecture de ses articles mensuels du *Scientific American*, sur lesquels je me jetais dès leur arrivée en France, que j'ai découvert la profondeur de pensée, la culture immense et la diversité des sujets traités par cet humaniste, travailleur inlassable par ailleurs.

Au détour de ses rubriques et de ses livres je m'étais bien aperçu de l'absence de cloisonnement avec laquelle il traitait philosophie, littérature, beaux-arts et sciences de tout ordre, même si la trame restait toujours ludique, mathématique et hautement didactique, sans me rendre compte de la récurrence des références littéraires et poétiques qui truffaient tous ses propos

C'est avec le numéro de février 1977 du *Scientific American*, que j'ai vraiment pris conscience que Martin Gardner était tout aussi génial et passionnant lorsqu'il jouait avec les mots, la littérature et la poésie que lorsqu'il voulait inciter ses lecteurs à jouer avec les flexagones, les carrés magiques ou la tour de Hanoï. Ce numéro remarquable traitait de l'OuLiPo, et des œuvres fondatrices

de l'Ouvroir. J'avais été impressionné par les exemples choisis, montrant une connaissance parfaite des travaux de Jacques Bens, Pierre Lescure, Georges Perec, Raymond Queneau ou Luc Étienne. À l'époque, ce dernier m'avait indiqué avoir été lui-même surpris de voir son poème sur bande de Moebius cité outre-Atlantique, alors que l'OuLipo et la littérature à contraintes passait encore inaperçu en France, hors du cercle restreint de quelques admirateurs éclairés.

C'est Harry Mathews, le seul Oulipien américain, ami de Perec, qui a été à l'origine de l'article, à la suite d'une publication dans la revue de Ross Eckler, *Word Ways*, dédiée aux récréations linguistiques, que Martin Gardner suivait avec le plus grand intérêt.

Gardner ne s'en tiendra pas là car, à la suite de nombreux échanges avec François Le Lionnais, cofondateur du groupe avec Raymond Queneau, il publiera Oulipo II<sup>1</sup>, complétant de façon approfondie la connaissance des travaux de l'Oulipo et de ses avatars et recherchant les auteurs anglo-saxons émulés par la création d'œuvre sous contraintes, susceptibles d'être qualifiés d'oulipiens. Illustrant le souci de la précision et des citations déjà mentionnés par Gardner, cet article contient la plus belle bibliographie que je connaisse sur les jeux et les mots.

Il faut dire que Gardner avait (re) découvert un livre de Charles Carroll Bombaugh (1828-1906), *Oddities and Curiosities of Words and Literature*, paru initialement en 1890. Il s'agissait d'un florilège, oulipien par anticipation, traitant de toutes les formes de jeux sur les mots et les expressions dans la poésie, des acrostiches aux palindromes, des paronomases aux équivoques ou aux concaténations. Gardner en préfaça une édition annotée, chez Dover en 1961. Ses 44 pages de notes sont de véritables articles basés sur ses recherches personnelles mettant à jour, complétant et améliorant la compilation de Bombaugh, avec l'aide de ses amis de *Word Ways*. C'est ainsi qu'il cite, à propos de lipogrammes, *Gadsby*, de Ernest Wright, une nouvelle de 50000 mots qui n'utilise pas la voyelle E, parue en 1939, soit 30 ans avant *La Disparition* de Georges Perec. Gardner estimera d'ailleurs plus tard *La Disparition* très supérieure à *Gadsby*.

Il y donne également une approche de ce que l'on pourrait appeler sa vision de la poésie et de la littérature expérimentale, du dadaïsme au futurisme italien

---

<sup>1</sup> Chapitre VII de *Penrose Tiles to Trapdoor Ciphers*, Freeman (1989)

allant crescendo vers l'abscons avec Cummings ou Joyce. En particulier, s'agissant de *Finnegans Wake* de James Joyce, il se demande s'il s'agit d'une œuvre maîtresse de la littérature du XXe siècle ou bien d'un gigantesque canular. Selon lui quiconque a sérieusement étudié *Finnegans Wake* ne peut douter du génie qui se cache derrière ce livre empli de poésie, d'humour et de symbolisme complexe. Joyce y a travaillé dix-huit ans et il n'est pas difficile de croire que chaque mot, chaque syllabe ont été placés avec attention à la place voulue dans la vaste architecture globale du livre. D'un autre côté, Martin Gardner se demande quel est l'intérêt de demander au lecteur de passer des heures sur chaque page pour résoudre des problèmes curieux, compliqués, parfois ésotériques et pour dénicher la signification que Joyce sous-tend dans les mots de cette page. Selon lui la résolution sans fin d'énigmes verbales, page après page, constitue pour la plupart des lecteurs un défi exaspérant.

Parlant des curiosités littéraires il comprenait que l'on ne puisse pas apprécier ce type d'amusement qui débouche cependant sur des éléments de puzzles dans des œuvres d'auteurs qui souhaitent vraiment et à juste titre, être pris au sérieux.

Mais quels sont donc les véritables rapports de Martin Gardner avec la poésie ?

Si Martin Gardner, né en 1914, a grandi parmi les tours de magie<sup>2</sup>, le jeu d'échec et les puzzles mécaniques, il n'a jamais étudié les mathématiques après le lycée ; il sera pourtant, de 1956 à 1981, l'historien et le promoteur incontournable de tout ce qui touche aux récréations mathématiques et scientifiques, nouant des relations amicales avec les plus grands noms de la fin du siècle dernier.

En revanche, ses études universitaires de philosophie – il est diplômé en 1936 de l'Université de Chicago - lui ont sans nul doute apporté un esprit critique, un goût pour les raisonnements logiques et une immense culture littéraire qu'il enrichira toute sa vie.

---

<sup>2</sup> Il faut souligner que Martin Gardner fut, tout au long de sa vie, un magicien quasi professionnel, inventant des centaines de tours et les mettant en scène par des routines qui portent sa marque. Il est tout aussi connu, en France, du monde des magiciens et prestidigitateurs que du monde des récréations mathématiques. Une traduction de son Encyclopédie de la Magie impromptue en deux volumes (où comment faire des miracles avec des objets de tous les jours), a été publiée aux Editions Passe-Passe en 2002. Pas moins de 1224 tours y sont détaillés.

Gardner l'avouera lui-même, avec sa modestie habituelle : il n'est pas mathématicien, il n'est pas écrivain ni poète<sup>3</sup>, même s'il s'amuse parfois à « versifier » telle cette amusette :

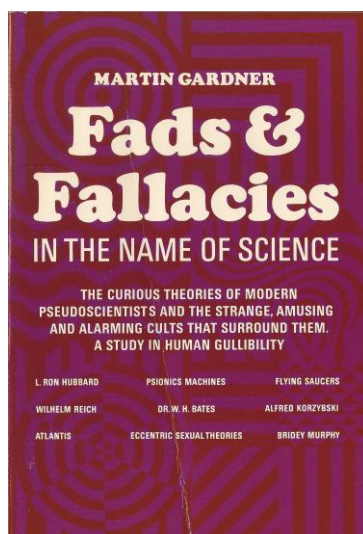
*goes on and on*

*And e is just as cursed*

*I wonder, how does  $\pi$  begin*

*When its digits are reversed ?*

Mais il s'agit d'un infatigable et fin lecteur, possédant une intelligence critique de premier ordre : personne n'a écrit, comme lui, d'articles aussi foudroyants contre les pseudosciences. Il regretta d'ailleurs d'y avoir passé trop de temps à fustiger la pseudoscience. Pourtant *Fads and Fallacies at the name of Science*, un de ses premiers livres, paru en 1952 chez Dover, faisait œuvre de salubrité publique en dénonçant vertement, entre autres, les thèses qui défendaient au nom de la science eugénisme, discriminations raciales ou sexuelles.



Il allia cette capacité d'analyse critique à un goût pour le fantastique et l'irrationnel pour savoir toujours trouver, pour chaque situation scientifique, l'analogie ou la citation littéraire adaptée, dont il se sert à la fois comme hameçon et comme aiguillon pour attirer et convaincre les non-mathématiciens.

---

<sup>3</sup> Ce qui est en partie faux. Sa bibliographie poétique comporte une dizaine de références avec des publications de jeunesse, universitaires ou privées et après 1966 quelques poèmes parmi lesquels Casey's Son, une parodie signée ...Nitram Rendrag. dans son Annotated Casey at the Bat, Potter (1967).

Ainsi quelques « accroches » en exergue de ses articles<sup>4</sup> :

Pour Promenades aléatoire et jeu de hasard<sup>5</sup> : *Il chevauchait tranquillement, laissant à sa monture le soin d'aller où bon lui semble, convaincu qu'en cela consistait la véritable aventure* (Cervantès)

Pour les nombres de Fibonacci et de Lucas ce poème définitionnel :

*Chaque nouvelle femme de Fibonacci  
Mangeait tout de sucre enrichi  
Et pesait autant que les deux précédentes  
La cinquième était vraiment opulente* (J. A. Lindon)

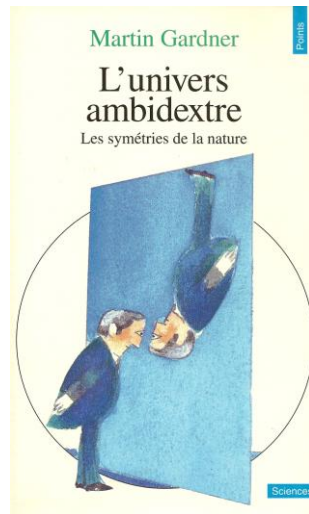
Pour Sphères et Hypersphères : *Toto arrête de tourner en rond ou je te cloue l'autre pied* (Humour noir des années 1950) [Il faut le sphère !. Ce même article cite également un poème illustrant le problème de la tangence de quatre cercles entre eux, qualifié de « baiser exquis » :

*Des paires de lèvres qui s'embrassent  
De la trigonométrie ne s'embarrassent  
Mais si quatre cercles veulent s'embrasser  
Ils doivent être ainsi disposés  
Soit trois dans un, soit un dans trois  
Si un dans trois, alors ma foi  
Chacun trois baisés du dehors reçoit  
Si trois en un alors ce dernier  
Est triplement baisé* (écrit en 1936 par Frederik Soddy, prix Nobel de Physique 1921).

---

<sup>4</sup> Extraits issus de Math'Circus, Belin (1982), traduction de Jean-Pierre Labrique

Ainsi dans l'*Univers ambidextre*, à propos de symétrie dans la nature et de l'enroulement hélicoïdal dextrogyre ou lévogyre de certaines plantes, il appelle les témoignages de Ben Johnson dans *Vision of Delight* (1617) :



« Le liseron bleu s'enlace au chèvrefeuille »,

de Shakespeare dans le *Songe d'une nuit d'été* (1595), acte IV, scène I :

« Ainsi le liseron et le chèvrefeuille embaumé s'enlacent doucement »

et du très contemporain acteur et chanteur Michael Flanders dans *Misalliance* (1963) et son album *At the drop of the Hat* :

« Le chèvrefeuille odorant monte en hélice droite vers le soleil

Et la plupart des plantes en font autant

Mais quelques-unes vont en sens inverse, la Belle de jour pour ne citer qu'elle  
... »

Martin Gardner voyait d'ailleurs la poésie et ses implications mathématiques en toutes choses :

À propos de mécanique quantique, de miroirs et de symétrie gauche droite, il arrive à placer<sup>6</sup> Platon dans son *Timée* et Lucrèce dans *De la nature des choses*, Emmanuel Kant, Robert Browning et son poème *Rendez-vous ce soir* dont chaque strophe possède un jeu de rimes abccba « suggérant le mouvement des

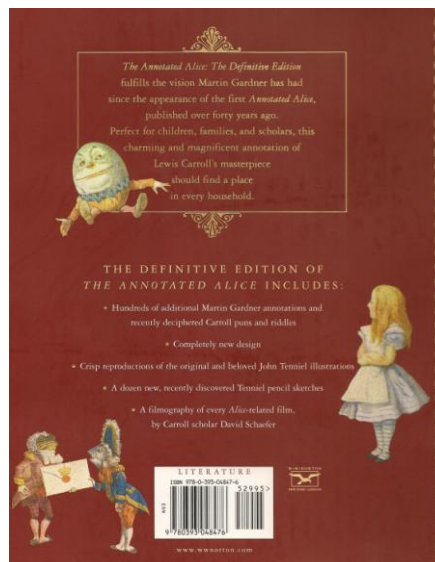
---

<sup>6</sup> chapitre XVI du tome I de *Problèmes et divertissements mathématiques*, Dunod (1964)

vagues dans le poème » et bien évidemment Alice, laquelle se demande si le lait qu'elle voit dans le miroir est comestible.

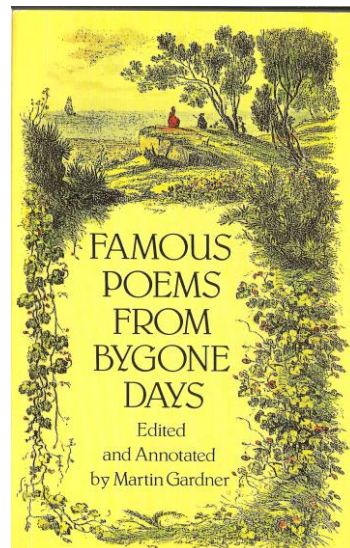
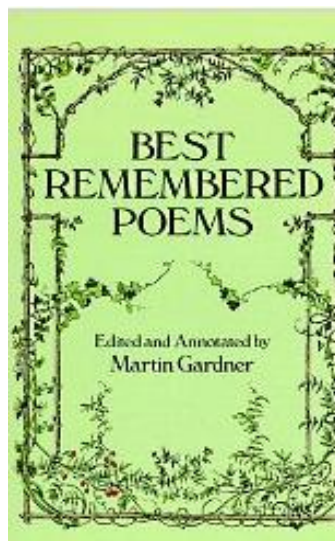
Alice et Lewis Carroll, mathématicien, logicien, écrivain jouant entre autres sur la poésie des mots, féru de photographie : tout portait Martin Gardner à admirer ce bon pasteur anglais et à l'étudier de manière approfondie. Il sera d'ailleurs un spécialiste incontesté de Lewis Carroll et en particulier d'*Alice au Pays des Merveilles*, dont il préfacera et annotera des versions, *The annotated Alice* en 1960, puis *More Annotated Alice* en 1990, études tout autant psychanalytiques que poétiques ou mathématiques.

*The annotated Alice, the definitive édition*, parue chez W. W. Norton en 2000, superbement illustrée par John Tenniel, constitue la quintessence de l'art et du travail de Martin Gardner : références, filmographie, bibliographie, appareil critique couvrant tous les domaines d'études abordés dans des notes couvrant plus d'un tiers des 311 pages et comprenant une centaine de nouvelles annotations, jeux de mots et énigmes récemment déchiffrées chez Lewis Carroll. Ses introductions sont également des modèles, plaçant Alice dans le contexte de son époque, ne négligeant aucun des aspects de la psychologie de Lewis Carroll et de la nature de l'amour qu'il portait aux enfants, en particulier en le différenciant sans réserve de celle d'Humbert du Lolita de Nabokov ou d'Edgar Allan Poe lui-même.



Depuis 1982, Martin Gardner a profité de sa retraite du Scientific American pour préciser sa vision de la littérature poétique avec des publications annotées d'anthologies :

*Best remembered poems*, Dover (1992), sélection de 123 poèmes dont on se souvient pour leur beauté, la force et l'humour de leur expression, invitant les lecteurs à (re) découvrir l'éternelle jeunesse des textes et de leurs auteurs. Gardner précise toute la subjectivité du choix qui dépend de l'âge et de la formation du lecteur ou de l'époque prise en compte. Il indique bien que les poèmes choisis sont ceux qu'il estime les plus aisés à mémoriser sans pour autant que cela soit ses préférés. Beaucoup de noms connus ; de Byron à Poe, de Carroll (*Jabberwocky*) à Rudyard Kipling (*If*), William Wordsworth, bien nommé pour un poète (*Westminster Bridge*). Chaque texte, chaque auteur est présenté très finement et en situation par Gardner, grâce à qui j'ai découvert deux pépites :



Francis Bourillon (1852-1952), montagnard et professeur à Oxford qui faisait autorité en matière de littérature française, traducteur d'Aucassin et Nicolette. Je vous livre ma traduction du poème retenu :

*La nuit possède des yeux par milliers  
Et le jour n'a qu'un œil  
Cependant notre monde brillant est en deuil  
Quand le soleil se meurt*

*L'esprit possède des yeux par milliers  
Et le cœur n'a qu'un œil  
Cependant la lumière de toute vie trépassé  
Quand l'amour passe*

Leigh Hunt (1784-1859), journaliste, poète et homme politique engagé dans la cause de l'abolition de l'esclavage et du travail de l'enfant. Il continua à écrire



au cours de deux ans de prison pour outrage au Prince régent, encouragé par Byron et Shelley. Le poème cité, publié en 1874, *Abou Ben Adhem* est donné par Gardner comme étant la traduction d'un poème français basée sur une légende de l'Islam dans laquelle Allah coche sur un livre d'or, au cours d'une nuit de fête, le nom de ceux qui l'aime. Il s'agit pour lui d'une exception car il considère qu'en règle générale la poésie n'est pas traduisible.

Je voudrais insister sur la grande connaissance de la littérature et des publications françaises comme, à propos de mnémotechniques, la citation très détaillée de Pierre Hérigone et de son *Cursus Mathematicii* (1634) ainsi qu'une méthode, venue de je ne sais où, permettant de se rappeler le nombre e :

« *Tu aideras à rappeler ta quantité à beaucoup de docteurs amis* » [en français dans le texte]

Dans un deuxième recueil de morceaux choisis *Famous Poems from Bygone Days*, Dover (1995) Gardner étend sa sélection aux poèmes qu'il estime être plus connus, de nos jours, par les personnes qui prennent le temps d'apprécier les vers. Peu de noms connus de lecteurs francophones mais une meilleure approche des goûts de Martin Gardner, presque son art poétique : il définit mieux ses préférences. Il privilégie les réminiscences, la découverte de poèmes issus du folklore ou de paroles de chansons anciennes, avec des thèmes dominants comme l'enfance, les parents, la mort, les orages, la guerre, le patriotisme. Il ne rejette pas d'emblée les vers de « mirliton », qui permettent la chanson populaire, surtout aidée par des musiques de bon aloi signées Georges Gershwin, Cole Porter ou Irving Berlin et reste très classique quant à la forme de la poésie : rythmée, rimée, mesurée et ayant ... un sens. En gros, de la belle poésie sur une belle musique mais aisée à apprendre et à retenir

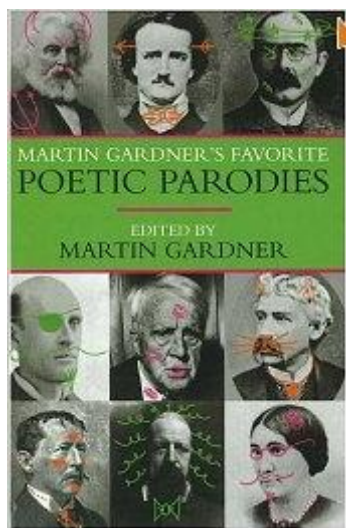
Il fustige vers libres et « paroles de musique rock si banales que *Ben Bolt*<sup>7</sup>, à côté, paraît avoir été écrit par Shakespeare ». Il se demande comment on peut apprécier une chanson rock qui consiste souvent en une seule phrase hurlée en boucle des dizaines de fois pendant que le chanteur tournoie et bondit sur scène en n'offrant que quelques accords sur un rythme unique et répétitif.

---

<sup>7</sup> *Ben Bolt* est un poème de Thomas Dunn écrit en 1842. Mis en musique en 1848 par Nelson Kneass (1823-1868), à Philadelphia. *Ben Bolt* eut un très grand succès et beaucoup de parodies en furent écrites. Toutes figurent dans le recueil précité.

On ne saurait oublier que l'esprit critique de Martin Gardner était rarement pamphlétaire. Humaniste, il cherchait toujours à approfondir et à expliquer des positions apparemment contradictoires et adoucissait ses propos, quand il le fallait, par un trait d'humour ou une plaisanterie.

C'est cette fantaisie et cette recherche en matière littéraire qui l'amènèrent à publier *Martin Gardner's Favorite Poetic Parodies*<sup>8</sup>, anthologie de ses 48 pastiches préférés de la littérature anglo-saxonne –avatars pour certains de poèmes cités dans ses anthologies antérieures, comme ceux de *If* et *Tommy* de Rudyard Kipling, *Ode to Nightingale* de John Keats, *Raven* d'Edgar Allan Poe ou *Jabberwocky* de Lewis Carroll.

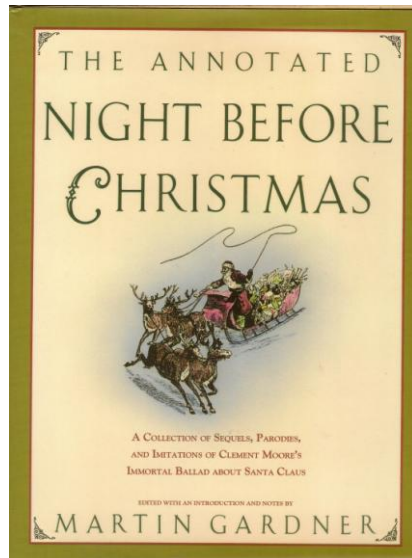


Après cette anthologie, Martin Gardner publia une sorte d'« exercices de style » recueil annoté de pastiches, parodies ou détournement d'un poème très populaire, *The Night before Christmas*<sup>9</sup>, écrit en 1822, pour les enfants, par Clement Clark Moore et qui introduisit aux États-Unis le mythe du Père Noël. Un de ces avatars est le très célèbre *Rudolph the Red-Nosed Reindeer*, de Michael Marks, traduit et chanté en français sous le titre *le Petit renne au nez rouge* en 1949.

---

<sup>8</sup> *Martin Gardner's Favorite Poetic Parodies*, Prometheus Books (2002)

<sup>9</sup> *The annotated Night Before Christmas*, Prometheus Books (2005)



C'est cet humaniste, précis et rigoureux, aimant travailler par analogie et qui, prenant le plus grand plaisir à nous inciter à des lectures hors des sentiers battus par des références innombrables, a largement contribué à enrichir (par trop) ma bibliothèque (et accessoirement mes libraires). Il nous a quitté le 22 mai dernier. Chacun de ses amis ressentira pour longtemps le vide qu'il laisse.